

Ce livre est publié dans le cadre de la résidence de Juliette Rousseau à l'ancienne poste de Plounéour-Ménez, qui s'est déroulée à l'automne 2024.

Portée par l'association Poésie et pas de côté / éditions isabelle sauvage, la résidence a bénéficié du soutien du Centre national du livre, de la DRAC Bretagne, de la Région Bretagne, de Morlaix communauté et de la commune de Plounéour-Ménez; nous les remercions vivement.

**Juliette Rousseau**  
Un pays balbutié

collection *pas de côté*

© éditions isabelle sauvage, 2025  
Coat Malguen, 29410 Plounéour-Ménez  
ISBN : 978-2-490385-54-6  
ISSN : 2276-0288

éditions ] isabelle sauvage

Depuis, chaque fois que je pense dire avec le corps, le vertige me saisit et c'est le silence qui l'emporte.

Le silence, et le chant du rouge-gorge.

Un soir de mes vingt ans, dans un bar à Paris où je venais de m'installer, en compagnie d'une amie, bretonne elle aussi. Un groupe de jeunes hommes nous interpelle, nous demande d'où nous venons, avec nos allures mineures de petites provinciales. Le nom de la région d'origine les amuse: «Mais, ils parlent pas français là-bas, non ?», «Tu sais les Bretons, c'est ceux qui sont arrivés à Paris en même temps que les Algériens, avant les Chinois.» Puis, à nous: «Vous savez ce qu'elles faisaient les Bretonnes, quand elles arrivaient à Paris ?» Les yeux luisants, concupiscent posés sur moi, je me découvre pute, étrangère, analphabète. Bretonne.

Après l'adolescence des talus vaporeux, puis les premières années de pavés glissants, j'ai donc quitté la brume et découvert ailleurs d'autres modalités, de plus adéquates et de plus maintenues. J'ai appris qu'on y avait grandi sans ce flou et ses morts. Quelle élégance, cette jeunesse qui sait se tenir au-dessus du sol et à l'abri des fracas, retient ses coups et ménage son corps. Une délicatesse à soi dont je n'avais même pas idée, élevée comme je l'étais à la pratique des *cercueils*, de la *liche* et de la *tise*.

D'après l'ethnopsychiatrie, il y a un lien direct entre le refoulement identitaire des Bretons et l'alcoolisme, comme leur taux élevé de suicides. Ainsi, nous voilà: pénibles à dresser, perpétuellement de guingois, nos trames lessivées par la langue tordue et la terre plane.

Et il est vrai, sans doute, que de savoir d'où l'on vient dans un monde qui vous veut du bien change la donne.

Ce qui me revient: enfant avec d'autres, suivant une promenade contée dans une forêt du coin. On nous y raconte les révoltes des chouans, leurs actes de bravoure, une fine connaissance du bocage. Puis au détour d'un chemin, les petites matières déjà bien malaxées, le sous-bois laisse soudain place à un large étang, de l'autre côté duquel se trouve un château. À ce moment précis, le châtelain sort et joue du cor, tandis que le conteur affecté décompte les morts du côté des rebelles, la République et sa cruauté de vainqueur, acte final du drame qui, dit-on, nous déroba le monde. Petits sonnés, anachroniques en herbe, nous voilà naissant à l'héritage décati.

Est-ce un retard à rattraper ou bien une revanche à prendre?

«Pas de migrants chez les chouans» disent à présent les héritiers auto-désignés des perdants baignés de gloire.

Au petit-déjeuner la Lumière se frotte les yeux, pousse un peu les cheveux, qui lui descendent maintenant sur les sourcils. Dehors c'est déjà l'automne, à la fenêtre le jardin a ses vapeurs et, les pattes dans la boue, dressées à l'entrée de leur cage, les poules attendent le grain, intemporelles.

Je lui demande si elle se sent bretonne. À six ans, est-ce qu'on ressent déjà ces choses-là? «Oui», répond la Lumière, assurée, presque défiante. Alors je lui demande ce que ça veut dire selon elle, *être bretonne*. Elle baisse les yeux puis murmure qu'elle ne sait pas. Je pense qu'on tient peut-être là l'identité, saisie en flagrant délit, mais je le garde pour moi.

L'ânesse commence à braire et je décompte en silence et pêle-mêle là où ça se joue. J'ai du mal à voir, ça m'empêtré. Il y a de la musique chantée dans une langue qui n'est pas la mienne ni celle de mes aïeux et qui pourtant me saisit, des odeurs, une intimité dans les façons de faire, une complicité sans doute aussi. Mais je n'ai pas les mots pour l'écrire et, je l'avoue, je me demande pourquoi s'entêter à suivre le chemin de ceux qui ont tenté de les trouver.

Pour ce que j'en ai vu, je n'aime pas là où il mène.

Ces dernières années j'ai souvent pensé à photographier les mains de mon père. Quand il jardine ou quand il fume. Avec l'âge, ses doigts ont pris des courbures étranges, et sur les carpes la peau plisse, bouscule les veines gonflées. Les mains de ma mère, elles, sont semées de tâches brunâtres, mais ses doigts sont restés fins et droits.

Les mains de ma mère: travaux de couture, cuisine, ménage, plantation des fleurs, sculpture de l'argile, peinture, dessin. Les mains de mon père: jardinage, abattage du bois, serrage de vis et de boulons, cuisine, graisse, huile de moteur, farine et semoule, vidage de fosse septique et réparation de tuyaux d'évacuation. Les mains de mon père attrapent les couleuvres, soignent les bêtes, et parfois, elles les achèvent.

J'hésite. Leurs mains sont des lieux desquels partir, où revenir. J'hésite, et j'interroge le territoire de leurs mains usées. Le corps dit l'usage du monde et, à travers lui, un nom plus discret se décline. C'est peut-être celui-ci que je recherche.

Au loin et le plus fort: cloches de l'église qui annoncent une nouvelle mort, coups de feu de la chasse en cours. Tout proche et le plus faible: sautellement d'une mésange sur le toit de la cabane où j'écris. Être au monde, faire l'expérience d'un dégradé de sens en conflit. Désormais, c'est à rebours de la sensation que l'on trouve, peut-être, le lieu.

J'ai beaucoup disserté sur les ragondins, les carpes-soleil et les enfants. J'aurais pu parler des forêts aussi, des saintes qui les habitent et des mortes qui chantent dans les vieilles granges. Un chœur de trépassées et d'indésirables, sans lesquelles il n'est jamais tout à fait possible d'épeler correctement le nom malappris.

En deçà de la finesse, un nom tronqué. Une matière à scansion qui laisse quand même s'échapper un autre souffle, pour qui veut bien l'entendre.

Bon. Il va falloir me suivre et s'accrocher un peu. Ça ne va pas être facile. Pour vraie que tu tiennes ton amitié avec les sous-bois, il n'est pas certain que tu parles encore leur langage. Ici, l'ajonc en sait quelque chose. On a dit que la terre ne mentait pas, et pourtant, c'était déjà la faire mentir. On n'a cessé de fabuler que la terre se reconnaissait des maîtres. Ceux-ci, ivres d'être élus, lui juraient fidélité en retour. On n'a pas trouvé meilleur argument que l'amour pour troubler ce dont on cherche à prendre possession.

« La seule façon de bien connaître sa patrie, c'est de lui faire l'amour à vélo », claironne un passionné de celle qu'il avait choisie pour être sa terre, sans jamais se demander si, elle, l'avait choisi en retour.

C'est de savoir sentir ensemble, encore une fois, qui fait défaut. Savoir consentir.

Je me souviens de l'été où les monts d'Arrée puis la forêt de Paimpont ont pris feu. Plus près de chez moi, un poids lourd transportant de la paille avait aussi brûlé, incendiant une portion de la deux fois deux voies qui va à Rennes. Le bord de la route est resté noir pendant un long moment.

Quand elle apprenait le langage, la Lumière disait «le nous-forêt» pour parler de la forêt qui borde notre hameau. Je m'en amusais, jusqu'aux feux.

J'ai eu le corps pris, et j'ai pensé: «Maintenant, c'est nous aussi qui brûlons».

«Nous».

On pense souvent à la transmission comme une relation à sens unique et descendante. On pense que les familles et leurs attaches se font comme coule un fleuve, il n'y a pas de rebours ni de retour, encore moins de réciprocité. Les parents engendrent des enfants qui engendrent à leur tour d'autres enfants. D'une génération l'autre se transmettent une langue, des façons de faire, une histoire avec son lot de joies et de traumas, sa part de silence aussi. On pense peut-être l'enchaînement des générations comme on pense la place de l'humain dans son milieu. L'un domine, et par là, il préexiste. Dès lors, maintenir cet ordre des choses consiste à établir encore et encore l'histoire de cette préexistence. Avant toi, il y avait moi. On oublie que ni «toi» ni «moi» n'existent en dehors de la relation. Que moi avant, ce n'était pas moi, c'était autre chose, pris dans un autre réseau de relations. Parenter, c'est inévitablement l'être en retour.